

Littérature et sociologie au Québec

Marcel Fournier

Volume 19, numéro 3, hiver 1983

Sociologies de la littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036799ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036799ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fournier, M. (1983). Littérature et sociologie au Québec. *Études françaises*, 19(3), 5–18. <https://doi.org/10.7202/036799ar>

Littérature et sociologie au Québec

MARCEL FOURNIER

«Univers de croyance, croyance dans le don, dans l'unicité du créateur incréé», la littérature apparaît habituellement, pour les spécialistes de la littérature, insaisissable d'un point de vue sociologique : le seul apport de la sociologie est «désenchantement, réductionnisme, en un mot grossièreté, ou ce qui revient au même sacrilège»¹. Pour étendre — ou relancer? — cette controverse, qui traduit souvent des conflits d'intérêts (disciplinaires, etc.), il suffirait d'affirmer que les sociologues comprennent jamais rien à la littérature et que les littéraires ou spécialistes de la littérature font toujours de la mauvaise sociologie. Il nous faut cependant apporter quelques nuances, en regardant la manière dont sociologues et spécialistes de la littérature ont parlé de la littérature québécoise...

DE L'AUTONOMIE ABSOLUE À L'EFFET DU COURT-CIRCUIT

Il ne faut évidemment pas s'étonner, si devant la menace d'un nouvel «impérialisme» intellectuel, celui des sciences sociales, les spécialistes de la littérature rappellent, dans la tradition de l'analyse littéraire, la spécificité et l'autonomie de la littérature. Même ceux qui sont appelés à côtoyer des sociologues — et justement parce qu'ils sont amenés à le faire — se font un devoir

1. Pierre Bourdieu, «Mais qui a créé les créateurs», in *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1980, p. 207-221.

d'indiquer les limites de l'analyse sociologique. Lors d'un colloque organisé en 1964 à Québec sous le signe de la coopération entre les diverses sciences humaines et sociales, l'un des participants, G.-A. Vachon critique sévèrement ce qu'il appelle la «sociologie empirique» :

[...] la sociologie empirique ampute la réalité d'un de ses éléments essentiels, si elle refuse de voir, dans le roman et la poésie, autre chose que des témoignages émanant de l'expérience commune. La littérature, justement, indique le sens de cette réalité; le sens, c'est-à-dire non pas la signification abstraite, mais la direction selon laquelle elle est en train de se dépasser, son orientation actuelle et profonde, dont elle porte le modèle. La sociologie empirique, au contraire, doit immobiliser artificiellement la réalité, pour mieux la rendre objective. Elle ne peut avoir aucune prise sur la littérature, et si elle s'y intéresse, elle la prendra toujours pour ce qu'elle n'est pas².

Une telle mise en garde est d'autant plus facilement compréhensible que la sociologie, qui remet en question toute une «tradition lettrée», manifeste un grand intérêt pour l'analyse des productions culturelles. À ce colloque de 1964, la contribution des sociologues est importante : un texte théorique de Fernand Dumont, «La sociologie comme critique de la littérature», une longue étude de Jean-Charles Falardeau, «Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain», une courte enquête de C. Corriveau, G. Fortin, Y. Martin, J.-P. Montminy et M.-A. Tremblay, «Une enquête : le statut de l'écrivain et la diffusion de la littérature» et enfin un commentaire de Marcel Rioux, «Aliénation culturelle et roman canadien». L'on y trouve les grands thèmes d'une sociologie de la littérature — les conditions sociales de production et de diffusion de la littérature, la littérature comme expression d'une société, la littérature comme dépassement, etc. — que certains des collaborateurs poursuivront ultérieurement dans leurs travaux ou écrits : Fernand Dumont inscrira son analyse de la littérature dans une réflexion plus large, *le Lieu de l'homme* (Montréal, H.M.H., 1968), où la «culture seconde» (arts, littérature, etc.) apparaît comme une forme de «distanciation», de «stylisation»; Jean-Charles Falardeau multipliera ses études de romans québécois et les réunira dans un ouvrage, *Une société et son roman* (Montréal, H.M.H., 1967); tout en poursuivant son étude de l'évolution des idéologies, Marcel

2. G.-A. Vachon, «Conclusions et perspectives», in *Littérature et société canadiennes-françaises*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1964, p. 8.

Rioux contribuera à l'élaboration d'une «théorie critique», qui confère à l'œuvre une dimension active, celle du dépassement et de l'affirmation des possibles (*Essai de sociologie critique*, Montréal, H.M.H., 1978).

Lorsque quelques années plus tard, des littéraires ont recours à la sociologie dans la réalisation d'un grand projet d'une *Histoire de la littérature française au Québec*, le responsable, Pierre de Grandpré tient, même s'il reconnaît l'apport de la sociologie, à mettre en évidence le caractère subjectif, singulier, et donc essentiellement libre de l'activité artistique ou créatrice.

Et si la liberté explique jusqu'à un certain point la littérature, tout critique digne de ce nom, et même plus accueillant aux aspects de disciplines humaines connexes, sait que l'invention créatrice et le génie dérangeront toujours les conclusions d'une histoire intellectuelle étroitement sociologique³.

Face à la menace d'une réduction sociologique, l'analyse littéraire est ainsi amenée, dans son travail de «mise en scène» de la littérature, à lui conférer le statut non pas d'interprète mais d'acteur (ou d'actant) : la littérature n'est plus l'«expression d'une situation ou d'une condition», d'une aliénation mais son dépassement; l'écrivain n'est pas limité à la seule action de *traduction* (des problèmes, inquiétudes, etc. de sa société), il peut aussi exercer une action de *trahison*, c'est-à-dire de critique, de remise en question d'une situation et d'une condition. Et au contraire d'être la «source» de l'œuvre, celle qui lui donne ses conditions sociales et culturelles de possibilité, la société apparaît comme un «obstacle» que l'écrivain (ou l'artiste) doit contourner ou lever pour réaliser son œuvre. Aussi paradoxal que cela puisse sembler — et on le voit bien dans les études que François-M. Gagnon consacre à Borduas⁴ — la mise en relation de l'œuvre avec son contexte culturel, social et politique, contribue à accroître et produire le «mystère» : l'artiste et son œuvre apparaissent non seulement indéchiffrables mais aussi historiquement impossibles. Et face à l'impossibilité historique (la «grande noirceur», l'idéologie conservatrice, etc.), une seule explication : celle du

3. Pierre de Grandpré, «Introduction», in *Histoire de la littérature française du Québec*, Montréal, Beauchemin, 1967, t. 1, p. 11.

4. F.-M. Gagnon, «Contribution à l'étude de la genèse de l'automatisme pictural chez Borduas», *la Barre du Jour*, nos 17-20, janvier-août 1969, p. 206-270; P.-E. Borduas, *biographie critique et analyse de l'œuvre*, Montréal, Fides, 1978. Voir notre critique : M. Fournier et R. Laplante, «Borduas et l'automatisme : les paradoxes de l'art vivant», *Possibles*.

talent, du génie. Dans une telle perspective, que partage souvent l'écrivain lui-même, la littérature échappe aux contraintes historiques et sociales pour devenir une sorte d'«agent de changement».

Dans une période de mutations brutales, caractérisée par l'empiètement de l'univers culturel anglo-américain au Canada, une poignée d'artistes, d'écrivains et d'intellectuels, *au premier rang* desquels les poètes, ont eu le courage d'être authentiques et de servir de *phares* à un peuple qui ne distingue pas encore très clairement son destin parce qu'il ne soupçonne pas ses ressources et son audace⁵.

En sociologie, plusieurs se sont déjà, au moment où les littéraires formulent leurs craintes et leurs critiques, prémunis contre toute forme de «réductionnisme». Les deux responsables du colloque de 1964, «Littérature et société canadiennes-françaises», affirment clairement, en introduction, que «la sociologie ne cherche pas à réduire la littérature à un quelconque sous-produit des dynamismes sociaux». Pour sa part, Jean-Charles Falardeau poursuit, dans *Imaginaire social et littérature*⁶, une réflexion sur les conditions et les limites de la sociologie de la littérature et, dans un effort de réconciliation entre l'analyse littéraire et la sociologie — l'ouvrage est d'ailleurs préfacé par une critique littéraire, Gilles Marcotte — concède aux littéraires deux points importants, à savoir que «l'œuvre d'art renvoie d'abord à l'auteur individuel qui l'a conçue et réalisée» et qu'il y a une «autonomie absolue de l'œuvre». Quant à la médiation entre l'œuvre et la société, elle se résume à la vision du monde (et à l'idéologie), sous-jacente à l'œuvre et elle se réalise par de «subtiles et profonds rapports avec les visions du monde que supportent la société et les groupes qui la composent». La difficulté d'explicitier le rapport entre la littérature et le social amène Falardeau à reconnaître qu'il n'y a pas de «règle d'or», de «formule-magique» pour mener une telle analyse sociologique; ses formulations demeurent très générales : «Les œuvres correspondent à des états collectifs de conscience et d'attitude» (p. 67); «Le discours imaginaire qu'est le roman est dans une situation d'osmose avec le discours de la vie sociale» (p. 82); «La structure du roman est en communication avec celle de la réalité où il apparaît» (p. 125); «Il y a des homologies entre

5. Axel Maugey, *Poésie et société au Québec*, Presses de l'Université Laval, 1972. Réalisée par un intellectuel français de formation à la fois littéraire et sociologique, cette étude a la particularité de fournir une analyse des caractéristiques sociales des écrivains dont il analyse les œuvres.

6. J.-C. Falardeau, *Imaginaire social et littérature*, Montréal, H.M.H., 1974, 152 p.

formes stylistiques et formes sociales...» (p. 127), etc. Osmose, communication, homologie, autant d'expressions qui manifestent la difficulté d'établir le rapport entre l'œuvre et la société. Dans le rejet des postulats de la primauté absolue de la société sur l'individu et de la non-existence du sujet créateur et dans la reconnaissance de la littérature comme «transposition imaginaire, inversion dénonciation» etc., il y a, de la part de la sociologie, un souci explicite de fuir le «sociologisme intransigeant».

Cependant, et en cela les craintes des spécialistes de la littérature sont justifiées, la tentation du «sociologisme» est toujours présente en sociologie et conduit à établir des relations, parfois simples et directes, entre l'œuvre et la société : la littérature apparaît, pour reprendre une formule vague, comme *l'expression du social*. Et, selon l'auteur ou la période, une plus ou moins grande autonomie est accordée à l'œuvre littéraire; dans ses formes les plus caricaturales, l'analyse sociologique produit, en subordonnant l'écrivain aux contraintes du milieu ou aux demandes directes d'une clientèle, un «court-circuit» dont un des effets est de «faire disparaître la logique propre de l'espace de production artistique⁷». Si l'étude magistrale de Lucien Goldmann, *le Dieu caché* (Étude sur la vision tragique dans les *Pensées* de Pascal et dans le théâtre de Racine), échappe à une telle critique, force est de reconnaître la faiblesse — le «sociologisme sans médiations» précise A. Belleau⁸ — de ses brèves «Notes sur deux romans de Marie-Claire Blais»⁹ : la grand-mère Antoinette, c'est le monde traditionnel, Emmanuel, le monde moderne industrialisé, etc. Devant une telle interprétation, l'on comprend les hésitations de la critique littéraire face au «structuralisme génétique» et plus largement à la sociologie. Transposée au

7. Pierre Bourdieu, «Mais qui a créé les créateurs?», *op. cit.*, p. 208.

8. André Belleau, «La démarche sociocritique au Québec», *Voix et Images*, vol. 8, n° 2, hiver 1983, p. 305.

9. Lucien Goldmann, «Notes sur deux romans de Marie-Claire Blais», in *Structures mentales et création culturelle*, Paris, «10-18», 1970, p. 353-365. L'influence d'un Lucien Goldmann sera d'autant plus grande au Québec que non seulement il dirige à Paris les travaux d'étudiants québécois mais aussi qu'il séjournera à plusieurs reprises au Québec où il donne cours et conférences. L'un de ses étudiants, Michel Brûlé, professeur de sociologie à l'Université de Montréal, utilisera sa méthode, le structuralisme génétique, pour analyser d'abord la littérature (en particulier les romans de Roger Lemelin) et ensuite le cinéma québécois. Voir M. Brûlé, «L'œuvre ouverte de Lucien Goldmann», *Sociologie et sociétés*, vol. 1, n° 1, mai 1971, p. 3-15. Dans les mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau, «Imaginaire social et représentations collectives», l'on trouvera aussi une analyse de la contribution de L. Goldmann (J.-C. Paquette, «Réflexions sur la valeur esthétique dans la sociocritique de Lucien Goldmann», *Recherches sociographiques*, vol. 23, nos 1-2, janvier-août 1982, p. 95-109).

cinéma¹⁰, la problématique goldmannienne conduira à des simplifications et à des généralisations hâtives : tantôt le «cinéma national», celui de Perrault, est l'«expression et la contribution d'une intelligentsia issue de la petite-bourgeoisie à idéologie nationaliste»¹¹, tantôt il est la traduction des divers problèmes que connaît le Québec dans ses efforts de «rattrapage», i.e. d'adaptation-modernisation de ses institutions et de sa culture traditionnelles¹².

DE LA MISE EN SCÈNE À LA MISE EN CORRESPONDANCE

Entre la lecture «interne» (autonomie absolue de l'œuvre) et la lecture «externe» (réduction sociologique), il est une manière de tirer profit de la sociologie sans rien lui concéder : elle consiste, tout en reconnaissant la spécificité de la littérature en tant que «construction imaginaire», de mettre l'œuvre (et l'auteur) en contexte, c'est-à-dire de lui donner, par la description de la société ambiante, un décor, une toile de fond. Cet usage de la sociologie (ou de l'histoire sociale) est très manifeste dans l'organisation même de la série d'ouvrages consacrée à *l'Histoire de la littérature française du Québec*. chaque partie de cette série, qui correspond à

10 L'on pourrait aussi donner l'exemple du théâtre Gilbert Tarrab publie une longue étude consacrée au «théâtre du nouveau langage» (Montréal, Cercle du Livre de France, 1973, t 1 Essai sur le drame de la parole, t 2. Théâtre et contestation) Cette étude ne porte pas sur un aspect de la production culturelle québécoise il s'agit, pour l'auteur, d'analyser un phénomène social d'époque, le théâtre d'Ionesco, de Beckett, etc., en montrant comment la structure de ces œuvres dramatiques «révèle» la structure de la société (en général), «La réification des personnages n'étant par exemple que l'exacte réplique de la mise au rancart des valeurs dans les sociétés postindustrielles». L'intention d'une telle démarche, qui se veut goldmannienne, mais sans prendre en considération l'appartenance de classe des auteurs, est de répertorier les manifestations proprement littéraires d'un mal avant tout social. Cependant, Tarrab n'accepte pas la thèse correspondante à une telle démarche, celle de la décadence (de l'art, de la littérature, etc.) certes le théâtre du «nouveau langage» exprime une décadence, mais en même temps, il la conteste, la critique et, en raison du pouvoir négateur de l'art, fournit les bases du dépassement, d'une telle décadence (voir notre note critique M. Fournier, «La sociologie de la littérature un discours de célébrations», *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, 13, 2, 1976, p 245-248) Parmi les études qui, consacrées au théâtre québécois, adoptent une perspective sociocritique, il faut signaler celles de Jean-Cléo Godin et Laurent Mailhot, *le Théâtre québécois I introduction à dix dramaturges contemporains*, Montréal, Hurtubise HMH, 1970, *le Théâtre québécois II nouveaux auteurs, nouveaux spectacles*, Montréal, Hurtubise HMH, 1983

11 Michel Brûlé, *Pierre Perrault ou le cinéma national*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1974, 150 p

12 Christiane Tremblay-Daviault, *Un cinéma orphelin structures mentales et sociales du cinéma québécois, 1942-1952*, Montréal, Québec/Amérique, 1981

une période de l'histoire sociale et littéraire, est introduite par le texte d'un sociologue ou d'un historien qui brosse un portrait de la «vie intellectuelle et de la société». Les contributions de sociologues sont celles de Marcel Rioux («La folklorisation d'une société»), de Jean-Charles Falardeau («Vie intellectuelle et société au début du siècle : continuité et contrastes»); («Vie intellectuelle et société entre les deux guerres») et de Fernand Dumont («Vie intellectuelle et société depuis 1945 : la recherche d'une nouvelle conscience»). Une autre manifestation de cet «esprit de collaboration» est la réalisation d'un numéro de la revue littéraire *la Barre du Jour* consacré à Borduas et à l'automatisme : les responsables invitent alors un sociologue à écrire un texte sur le thème, «Borduas et sa société»¹³. Souvent, les analyses de la littérature québécoise sont constituées sur ce même modèle : le premier chapitre, consacré à la description (sommaire) de la société et principalement de son contexte idéologique, est suivi de chapitres d'analyse thématique. Par exemple dans l'ouvrage d'Axel Maugey, *Poésie et société au Québec (1937-1970)*, le premier chapitre s'intitule «Étude des idéologies dans le contexte global de la société québécoise depuis 1945».

Pour aussi descriptive qu'elle puisse apparaître, la constitution de la société québécoise comme «décor» de la littérature n'est cependant pas qu'une démarche empirique : le regard que l'analyste littéraire porte sur la société est aussi une «construction», dont les éléments sont souvent fournis par les problématiques sociologiques elles-mêmes. Dans son analyse de la littérature québécoise, la socio-critique a explicité deux grandes thématiques qui correspondent l'une et l'autre à des problématiques élaborées en sociologie pour l'analyse de la société québécoise : celle de l'entrée dans la modernité et celle de la dépendance¹⁴. Selon la première thèse, communément admise, la littérature québécoise — principalement celle du roman social des années 1940 — traduit les diverses transformations que connaît le Québec : passage de la société traditionnelle à la société moderne, effritement de la tradition, éclatement de l'ancienne structure sociale, sécularisation, individualisation, etc. Parlant de l'isolement comme thème du roman contemporain, Monique Bosco écrit dès 1953 qu'il correspond aux sentiments de

13. Marcel Fournier, «Borduas et sa société», *la Barre du Jour*, n^{os} 17-20, janvier 1969. Au sujet de ces constructions en sociologie, voir M. Fournier et G. Houle, «La sociologie québécoise et son objet : problématiques et débats», *Sociologie et sociétés*, vol. 12, n^o 2, octobre 1980, p. 21-45.

14. *Ibid.*

déracinement, de dépaysement qu'éprouve le rural en arrivant dans le monde anonyme de la grande ville¹⁵.

Pour sa part, Gilles Marcotte montre quelques années plus tard que les œuvres de Robert Elie, Eugène Cloutier, André Langevin, etc. sont traversées par les «interrogations les plus prenantes de notre condition»¹⁶. Dans une étude plus récente, *le Roman à l'imparfait*, celui-ci poursuit son analyse en identifiant dans la littérature romanesque une rupture qui se produit dans les années 1960 : l'apparition du roman dit «psychologique» correspond à une nouvelle lecture, celle du doute, de l'inachèvement et de l'interrogation du langage¹⁷.

La seconde thèse ou lecture sociocritique se greffe à une toute autre problématique sociologique : la société québécoise n'est pas seulement «en retard», elle est aussi et surtout dans une situation de dépendance. Cette problématique prend, dans les pages de la revue *Parti pris* la forme d'une position politique, celle de la décolonisation et de la libération nationale et conduit certains collaborateurs à valoriser le «joual» comme mode d'expression littéraire. Lors du colloque de *Recherches sociographiques*, Marcel Rioux reconnaît, dans un bref commentaire, «Aliénation culturelle et roman canadien», que la littérature, ouverte aux grandes interrogations de notre condition, traduit nécessairement celle d'«être dominée et aliénée». Ce point de vue se retrouve aussi dans d'autres interventions : par exemple celle de Michel van Schendel, où il est question de l'espèce de «colonialisme» et du «déracinement» dont a souffert le Québec.

Dans une étude récente, «Le roman québécois : considérations sociologiques», Arlène Steiger reformule d'une manière plus systématique la thèse de la «dépendance» : le roman québécois apparaît comme une «expression collective», plus précisément une «transposition, au niveau de l'imagination, d'expériences concrètes, la représentation (non pas le reflet) des forces qui sont à l'œuvre dans cette société»¹⁸. Mais, tout en acceptant l'interprétation largement dominante qui identifie dans le roman québécois

15. Monique Bosco, *l'isolement dans le roman canadien-français*, Thèse de doctorat, 1953, citée par M. Rioux, «Aliénation culturelle et roman canadien», *op. cit.*

16. Gilles Marcotte, *Une littérature qui se fait*, Montréal, H.M.H., 1962.

17. Gilles Marcotte, *le Roman à l'imparfait*, Montréal, La Presse, 1975.

18. Arlène Steiger, «Le roman québécois : considérations sociologiques», *Possibles*, vol. 2, n° 1, automne 1977, p. 82.

des «indices nombreux de la désintégration de la communauté traditionnelle et du développement d'une société dite moderne», Steiger cherche à montrer que ce n'est pas là «l'aspect le plus frappant de la vision littéraire» et établit que «ce sont les relations entre les Québécois et les Anglais qui restent au centre de la vision romanesque» «Les traits qui caractérisent le roman québécois — le sentiment puissant de la vie collective et la faiblesse des traits bien individualisés — sont les représentations d'une réalité globale, les expressions littéraires de la situation coloniale»¹⁹

LE «DOMAINE LITTÉRAIRE QUÉBÉCOIS» UN TERRAIN D'OBSERVATION

Que ce soit pour la problématique de l'«entrée dans la modernité» ou pour celle de la dépendance, il y a entre l'analyse sociologique, l'analyse littéraire et la littérature elle-même, des convergences qui ne peuvent s'expliquer par la seule complicité (idéologique) entre les acteurs il s'agit en fait de correspondances, qui ne peuvent se comprendre que sur la base d'une analyse (structurale) des homologies de position. Si, par exemple, l'auteur des *Plouffe* se retrouve dans les années 1950 avec les spécialistes en sciences sociales dans le camp des «progressistes» (défense de la modernité, de la liberté, de la démocratie), c'est que le roman social est alors à la littérature ce que les sciences sociales sont à la pensée sociale et aussi, ce que le (néo-) libéralisme est à la politique (conservatrice et nationaliste). De la même façon, c'est-à-dire sur la base d'une homologie de positions, s'explique la convergence idéologique qui se manifeste, à un moment où, au milieu des années 1960, la question nationale se pose dans des termes nouveaux (néo-nationalisme) les nouvelles «tendances» littéraires — dont l'usage du «joual» — sont à la littérature ce que le renouvellement de la sociologie (par le marxisme) est aux sciences sociales et aussi, ce que la problématique de la décolonisation et de la libération nationale est à celle de l'«équilibre fonctionnel» entre groupes ethniques (et le bilinguisme — biculturalisme). Dans un cas comme dans l'autre, les correspondances sont telles qu'elles conduisent ou s'expriment dans la mise sur pied de revues politico-intellectuelles, qui jouent, comme le note Lise Gauvin²⁰, un rôle important de médiation. La revue *Parti pris* est aux années 1960 ce que fait la revue *Cité Libre*

19 *Ibid*, p. 93

20 Au sujet de la revue comme médiation, voir Lise Gauvin «Parti pris et après de la revue à la prose narrative», *Possibles*, vol. 5, n^{os} 3-4, 1981, p. 199-219, Lise Gauvin, *Un parti pris littéraire*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1974

dans les années 1950. Il ne suffit donc pas, comme le fait une certaine sociocritique, d'établir des liens vagues entre la thématique des romans et de contexte socio-politique général d'une époque : la correspondance observée ne renvoie pas à un quelconque «esprit du temps» mais bien au système de relations sociales dans lequel est insérée la littérature (et aussi ceux qui l'analysent). Si elle ne veut pas demeurer au niveau des généralités et aussi des évidences, l'analyse littéraire ne peut faire l'économie d'une sociologie du champ intellectuel et de ses relations avec les champs politique, religieux et économique²¹ : réunion de données systématiques sur les caractéristiques sociales, scolaires et professionnelles des écrivains, étude des instances de diffusion et de gratification et des politiques culturelles, analyse des pratiques intellectuelles et des goûts littéraires des divers groupes et classes sociales, etc. Une telle analyse de champ intellectuel est d'autant plus importante que sa structure détermine le regard (analytique) que l'on peut porter sur la littérature elle-même. Il n'est guère possible de transposer à la littérature contemporaine les études de Goldmann, en particulier celles qui ont pour objet Pascal et Racine : ces études portent sur des œuvres élaborées dans un contexte historique caractérisé par une faible structuration et une faible différenciation du champ intellectuel. Dès que le champ de production et de circulation des œuvres littéraires acquiert une plus grande autonomie, qu'il définit plus rigoureusement les conditions d'accès et d'appartenance au milieu intellectuel et qu'il fonctionne selon une logique spécifique (et avec des enjeux propres), il devient simpliste de ramener la problématique d'un auteur à la vision du monde d'un groupe social ou d'une classe sociale. Et si au Québec une socio-critique (et aussi sociologie de la littérature) a été possible, c'est en autant qu'elle prenait pour objet des œuvres produites dans un contexte de faible différenciation-structuration du champ intellectuel québécois. Lorsqu'en 1967, G.-A. Vachon proposait un vaste programme de recherche sur le «domaine de la littérature», il écrivait :

21 Pierre Bourdieu, «Champ du pouvoir, champ intellectuel et habitus de classe», *Scolies*, 1, 1971, p 7-26, «le Marché des biens symboliques», *l'Année sociologique*, n° 22, 1971, «La Production de la croyance, contribution à une économie des biens symboliques», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 13, 1977, p 3-43 Voir nos études du champ intellectuel et scientifique québécois M Fournier et R Laplante, «Borduas et l'automatisme ou les paradoxes de l'art vivant», *op cit*, M Fournier, L Maheu et F Descarrtes-Bélangier, «le Frère Marie-Victorin et les petites sciences», *Recherches sociographiques*, XX, 1, 1979, p 7-41, M Fournier, «Édouard Montpetit et l'université moderne ou l'échec d'une génération», *Revue d'histoire d'Amérique française*, vol 36, n° 1, juin 1982, p 3-31

Parce que la littérature, ici, constitue une sphère d'activité mal différenciée, le domaine québécois se prête, mieux que nul autre, précisait-il, à l'observation de l'émergence de la fonction littéraire dans une société, et son fractionnement progressif en «genres», toujours liés aux avatars d'autres fonctions et d'autres variables sociologiques. [...] En un mot, le domaine québécois semble bien être le terrain où l'on puisse le mieux observer la naissance et la différenciation progressive des grandes fonctions sociales : vie politique, vie religieuse, vie intellectuelle et artistique, etc.²².

L'organisation d'un marché pour la littérature québécoise et la mise sur pied d'une «institution littéraire» — ouverture de postes d'enseignement de la littérature, création de revues savantes, critique littéraire dans les journaux, émissions radiophoniques, publication de manuels et d'anthologies, création de prix, etc. — confèrent maintenant à l'activité littéraire une plus grande autonomie, qui se manifeste dans la capacité qu'ont les milieux intellectuels de déterminer les critères d'appréciation et d'évaluation des œuvres littéraires et aussi de refuser toute forme d'intervention directe des pouvoirs politiques, économiques ou religieux. Les exemples récents sont nombreux : pour des raisons fort diverses, les réactions de l'épiscopat montréalais à la pièce *les Fées ont soif*, le non-renouvellement d'une subvention à la revue *Herbes rouges* par le ministère des Affaires culturelles et la mise en marché, par la chaîne d'alimentation Provigo, du dernier roman de Roger Lemelin, *le Crime d'Ovide Plouffe*, ont suscité, dans les milieux intellectuels, une indignation générale. Par ailleurs, même s'il n'est pas interdit qu'un écrivain puisse s'engager politiquement, cet engagement se voit imposer certaines conditions dont la plus importante est que l'activité proprement littéraire de l'écrivain ne soit pas subordonnée à l'engagement politique et ne devienne pas «propagande». D'où la réticence, qui se manifeste ici et là — pensons à l'essai de François Charron, «La passion de l'autonomie, littérature et nationalisme» (*les Herbes rouges*, n^{os} 99-100, 1982) — à l'égard d'une littérature trop explicitement nationaliste. Pour des raisons analogues, il est prévisible que le qualificatif «féministe» attribué à une œuvre littéraire sera, sauf pour des essais, remis en question par des instances d'évaluation ou même par des organismes subventionnaires.

22. G.-A. Vachon, «le Domaine littéraire québécois en perspective cavalière», in P. de Grandpré, *Histoire de la littérature française du Québec*, t. 1, *op. cit.*, p. 33.

Enfin, l'un des derniers et peut-être meilleurs indices que l'on puisse avoir de l'autonomie qu'a acquise le champ intellectuel est la modification de l'analyse littéraire elle-même : avec le développement de la sémiologie, non seulement celle-ci acquiert une plus grande sophistication théorique et méthodologique mais aussi elle «consacre», en la postulant, l'autonomie même de la littérature par rapport à ses conditions sociales de possibilité. Entre la sociocritique et la sémiologie, il peut certes y avoir complicité, mais il n'y a pas comme le laisse entendre André Belleau²³, de complémentarité : comme le remarque Nattiez à propos de l'étude des idéologies, l'analyse littéraire ne peut échapper, lorsqu'elle recourt à la sémiologie, à la «tentation linguistique». Pour rendre compte des modifications, dans l'analyse littéraire, il suffirait de dépouiller les revues littéraires (*Voix et Images*, etc.) et en sociologie, de comparer les communications présentées en 1964 au colloque «Littérature et société canadiennes-françaises» aux articles publiés en 1974 dans le numéro de la revue *Sociologie et sociétés* consacré au thème «Sémiologie et idéologie»²⁴. Cependant, au moment où la sémiologie acquiert un caractère institutionnel, (ré) apparaissent ici et là des manifestations d'un retour au sujet (collectif) et à l'histoire : en analyse littéraire, ce «retour» s'exprime dans la critique littéraire — par exemple celle d'un L.-M. Vacher dans *Chroniques* ou *Spirale*, — et aussi, d'une manière timide et incomplète, dans l'effort de relier sémiologie et sociologie de la littérature²⁵. En sociologie, la publication de mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau sous le titre *Imaginaire social et représentations collectives* est la réaffirmation d'une démarche plus proprement sociologique ou sociocritique. Certes, tous ces débats se ramènent, dans une certaine mesure, à des conflits d'intérêts disciplinaires ou professionnels, mais ils traduisent aussi, d'une manière plus ou moins directe selon le cas, l'état même de la littérature, c'est-à-dire, pour être plus précis, ses conditions sociales de production et de diffusion.

Si au Québec, le social (ou le politique) demeure aussi présent à la fois dans la littérature et dans l'analyse dont celle-ci est

23 André Belleau, «La démarche sociocritique au Québec», *op cit*

24 Vol 5, n° 2, novembre 1973 Dirigé par Christiane Querido, ce numéro réunit des textes de Jean Molino («Critique sémiologique de l'idéologie»), d'Eliseo Veron («Remarques sur l'idéologie comme production de sens»), de J.-J. Nattiez («Problèmes sémiologiques de l'analyse des sociologies»), de F. Peraldi («Pour traduire traduction-transnotation») et de Pierre Boudon («Quelques réflexions sur une épistémologie de la sémiotique»)

25 J.-J. Nattiez, «Problèmes sémiologiques de l'analyse des idéologies», *Sociologie et sociétés*, vol 5, n° 2, novembre 1973, p 71-91

l'objet, c'est peut-être que la littérature québécoise est, pour reprendre une expression d'Hubert Aquin, «hypothéquée par une anomalie généralisée»²⁶. Certes, l'«explosion scolaire» des années 1960, l'élévation du taux de scolarité de la population, le développement du système d'enseignement collégial et universitaire, l'apparition de nouveaux secteurs de production culturelle (télévision, cinéma, etc.), la création de nombreuses maisons d'édition²⁷, etc., favorisent la constitution d'un milieu intellectuel plus dynamique, mais à la fois l'état du marché — petite taille, dépendance des marchés étrangers — et l'autonomie du champ intellectuel demeurent toujours fragiles : la «survie» d'une littérature québécoise est largement tributaire des politiques gouvernementales (subventions à l'édition, bibliothèques, etc.). Et si, sauf exception, il n'existe pas à proprement parler de «grande» littérature québécoise, ce n'est pas seulement, ce qu'il faudrait démontrer²⁸, que les écrivains québécois sont de «petits» intellectuels, mais bien que l'espace (ou le marché) qu'ils peuvent occuper est limité et que les conditions d'exercice du métier d'écrivain et de mise en valeur des œuvres littéraires sont précaires. Dans une telle situation, l'acte même d'écrire (en français) acquiert une dimension indissociablement intellectuelle et politique, au point qu'un Hubert Aquin en appelait à l'«engagement politique obligatoire des écrivains»²⁹ : les écrivains

26 Hubert Aquin, «Profession écrivain», *Parti pris*, n° 4, janvier 1964, p 23-31

27 Voir Ignace Cau, *l'Édition au Québec de 1960 à 1977*, Québec, ministère des Affaires culturelles, 1981

28 L'étude des caractéristiques scolaires et professionnelles des écrivains québécois (cf R Hamel, J Hare et P Wyczynski, *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Fides, 1976) permettrait de constater que parmi les écrivains contemporains, une proportion élevée a poursuivi des études universitaires et aussi occupe des postes dans le système d'enseignement. L'importance du système d'enseignement est d'autant plus grande que non seulement celui-ci constitue souvent un marché pour la littérature québécoise (cours sur des auteurs québécois au niveau du cégep et de l'université, etc.) mais aussi il représente une instance centrale de légitimation (les revues *Études françaises* et *Vox et Images*, publications d'ouvrages, présence de professeurs qui collaborent régulièrement aux revues littéraires et aux journaux, etc.) À une telle étude, il faudrait aussi associer une démarche plus proprement ethnographique ou ethnométhodologique, qui non seulement recueille les propos des écrivains eux-mêmes (voir Donald Smith, *les Écrivains par eux-mêmes*, Montréal, Québec-Amérique, 1985), mais aussi analyse les divers processus de négociations-interprétations dont les œuvres sont l'objet dans diverses situations (conversations informelles, rapports de la lecture de l'éditeur, critiques, etc.) Seule une telle démarche permettrait de saisir *en acte* les divers critères de classification (selon les genres, etc.) et aussi d'évaluation utilisés implicitement dans les milieux intellectuels

29 Hubert Aquin, «Profession écrivain», *op cit*, p 28

québécois n'ont en effet souvent le choix qu'entre l'engagement et le silence, qu'entre l'enracinement... et l'exil.